

I

La seule chose de bien dans les visites médicales, au bahut, c'est que ça fait manquer un cours. Moi, c'était un mardi, à 10 heures, à la place de la physique.

À 10 h 10, j'attendais toujours dans le couloir en pensant à Metzger qui devait être en train de postillonner au tableau. Ça me faisait drôle d'être là tout seul dans le couloir à attendre mon tour pendant que le reste de la classe était en cours. C'était un peu de liberté volée, comme quand on est malade et qu'en restant à la maison on se rend compte que le monde continue de tourner en dehors du collège. Par une fenêtre je pouvais voir un bout de ciel bleu dans lequel défilaient des nuages et, avec un petit pincement au cœur, je me suis demandé à quoi devait ressembler le ciel au même moment au-dessus de la pointe du Moulinet, à Dinard. On y allait tous les étés, mes parents et moi, et je suis dingue

de ce pays, la Bretagne. C'est là que j'ai mon grand projet pour plus tard. Au bout de la pointe du Moulinet, il y a une maison qui donne sur la mer, presque un château, avec en face l'île de Cézembre et à droite les remparts de Saint-Malo. Mon idée c'est d'acheter la maison et d'en faire un hôtel-restaurant. Une fois, j'en avais parlé à une conseillère d'éducation et sur son dossier, elle avait marqué *cuisinier*. En fait, c'est beaucoup plus que ça : bien sûr que je serai cuisinier, mais ce que je veux, surtout, c'est donner du bonheur aux gens. Peu de clients, juste une dizaine, mais dont je m'occuperais du petit déjeuner au dîner. Ils auraient tous une chambre avec vue sur mer, la vue que je rêve d'avoir depuis que je suis tout petit, et moi je passerais mes journées à leur préparer des petits plats. Même, j'organiserais des sorties en mer et le soir je leur préparerais les poissons qu'ils auraient pêchés eux-mêmes le matin de bonne heure. Avec mon père, on connaît bien la baie et tous les bons coins. Par exemple, pour le bar, c'est juste au début de la marée montante, au rocher du... et puis non, c'est un secret de pêcheurs, ça se dit pas. Dans ma maison, il y aurait trois salles : une qui donne à l'est, sur Saint-Malo, pour le petit déjeuner, une autre au nord, avec vue sur Cézembre pour le déjeuner et la dernière à l'ouest pour le dîner, sur le couchant. Dans chacune il n'y aurait qu'une seule grande table, un peu comme une

table d'hôte mais en chic, pas genre à la bonne franquette ou pension de famille, avec rond de serviette et fond de bouteille qui reste de la veille ! Non, le service serait impeccable, efficace mais discret, en veste blanche et tout et tout. Il n'y aurait qu'un menu pour tout le monde, différent à chaque repas, évidemment, en fonction du marché, de la saison et de mon humeur. J'ai tout le temps des idées de recettes que je note dans un carnet pour ne pas les oublier.

– T'es pas encore passé ? m'a dit Claire en s'asseyant dans le couloir à côté de moi.

Claire c'était une fille de ma classe. J'ai rougi parce que je la trouvais jolie et j'ai répondu :

– Non. Ils ont du retard... Tant mieux, je suis pas pressé de retrouver Metzger !

Mais Claire n'était pas d'accord. Elle était du genre sérieux qui travaille beaucoup mais qui n'a pas de bonnes notes. Moi, c'était l'inverse : j'en faisais le moins possible et je m'en sortais très bien. Sur mes bulletins, il y avait toujours écrit : *Benjamin a de réelles possibilités, dommage qu'il ne fasse pas plus d'efforts*. C'est un truc que j'avais compris dès la sixième. Pour être tranquille, il faut être au milieu. Être dans les premiers, c'est trop de travail, et être dans les derniers, trop de soucis, on a tout le monde sur le dos, parents et profs. Alors moi je m'arrangeais pour être au milieu, avoir juste la moyenne partout, pas plus, pas moins. C'est un peu comme pour l'ordre

alphabétique des noms, sauf que là, on n'y peut rien, c'est le hasard. Si on veut être moins interrogé que les autres, il faut avoir un nom qui commence par une lettre du milieu de l'alphabet, genre M, N, O, parce que quand le prof consulte vite fait sa liste d'élèves, il regarde toujours les premiers noms et les derniers, ceux qui commencent par A, B, C, ou X, Y, Z, bien que ceux-là ne soient pas très courants. Mon nom commençait par P et j'étais treizième de la classe sur trente. Tranquille.

– Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? a dit Claire en regardant sa montre, visiblement angoissée de manquer les explications de Metzger.

On était en troisième et Claire avait déjà les boules à cause du bac ! Il était 10 h 18 et moi je calculais dans ma tête qu'à ce rythme-là, en traînant un peu dans les couloirs après la visite, mon cours de physique du jour n'allait durer qu'un petit quart d'heure. Je connaissais bien Claire parce qu'on avait fait la même quatrième. C'était une fille sympa, sans histoire, sauf que cette année, à la rentrée, elle était arrivée avec des nichons qui s'étaient aussitôt appropriés les trois quarts des conversations des garçons de la classe et une bonne partie de mes pensées. En un été, Claire était devenue magnifique, grande, mince, et avec des formes étourdissantes. À côté d'elle, maintenant, j'avais l'impression d'être un gosse de primaire. Je n'avais jamais été très à l'aise avec

les filles, alors si en plus elles se mettaient à avoir de la poitrine !

La porte de l'infirmierie s'est tout de même ouverte et Nathan est sorti.

– Alors ? j'ai demandé.

– Un boudin.

C'était la grande préoccupation des garçons de la classe : savoir si la visite médicale était faite par une femme, et si cette femme était jolie ; bonne, comme on disait. Officiellement, on voulait tous qu'elle soit canon bien que moi, officieusement, je n'aie aucune envie de me promener en slip devant une belle femme. Dans la classe, il y avait deux catégories de garçons, « ceux qui l'avaient fait », et « les autres ». En réalité, il y avait des sous-catégories, parce que dans celle de « ceux qui l'avaient fait », il y avait les vrais, qui l'avaient effectivement fait, et puis tous les menteurs, beaucoup plus nombreux, qui avaient juste embrassé avec la langue ou touché un nichon. Moi, j'étais dans la catégorie « les autres », sans hésitation : pas de pelle, pas d'attouchement, rien. Même pas de petite amie. Moi, c'était la catégorie timide qui rougit et qui bafouille. Une bise sur les deux joues le matin était ma plus grande percée dans le monde fascinant des filles, à ce jour. Comme tous les autres garçons, je ne pensais qu'à ça, sauf que le ça, pour moi, c'était de me balader en tenant une fille par la main et de l'embrasser tous les dix pas. Pour le reste, LE

reste, je ne me sentais pas encore d'attaque, même si j'aurais préféré passer sous un TGV chargé d'enclumes plutôt que de l'avouer aux autres. Tout ça pour dire que j'étais soulagé que l'infirmière soit un boudin.

II

– Benjamin Poiret ?

– Oui...

– Déshabillez-vous...

Il n'y avait plus que les profs et ma mère qui m'appelaient Benjamin ; pour tous les autres, c'était Ben, même pour mon père depuis deux ans qu'il nous avait quittés pour Sophie et qu'il essayait d'être mon copain. C'était idiot parce que c'était d'un père dont j'avais besoin, surtout depuis qu'on ne se voyait plus qu'un week-end sur deux.

J'ai commencé à me déshabiller en regardant l'infirmière qui lisait mon dossier. *Boudin* était un euphémisme, comme nous avait appris une semaine plus tôt la mère Chaulat, notre prof de français. Elle avait plus de moustache que moi (c'est pas très dur), et avec sa peau un peu jaune, elle m'a tout de suite fait penser, en mieux quand même, au méchant qui sent le poisson dans *Le*

Grand Fossé, un album d'Astérix. En revanche, elle avait une belle voix, très douce, un peu comme les femmes qui parlent dans la radio qu'écoute ma mère en voiture.

Je me suis retrouvé en slip et Acidenitrix m'a regardé de bas en haut. Le carrelage était froid sous mes pieds et je commençais à regretter de ne pas être en train de faire semblant de prendre en note le cours de Metzger. J'ai rentré mon ventre et j'ai regardé par la fenêtre d'un air dégagé... enfin j'ai essayé, en tout cas.

Elle a commencé par me mesurer. Contre le mur, il y avait une vieille toise en bois graduée en centimètre et en millimètre. Elle était toute polie, presque brillante tellement elle avait servi. Tout était vieux dans ce bahut, les murs, les tables, les tableaux, les profs et même les ordinateurs sur lesquels on était censé nous initier au « langage informatique » et à l'Internet.

– Mettez bien votre dos contre la barre, m'a dit Acidenitrix. Et gardez vos pieds bien à plat.

J'ai fait ce qu'elle a dit tout en étirant mon cou au maximum pour essayer de me grandir un peu. Elle a baissé le curseur en bois jusqu'à ce qu'il me cogne le haut du crâne.

– C'est bon...

J'ai fait deux pas en avant en laissant derrière moi quelques cheveux qui étaient coincés par la toise. Acidenitrix, sur la pointe des pieds, regardait la mesure.

– 167... et demi. 1,67 m et demi. Montez sur la balance.

Ça se gâtait. La balance était mon ennemie depuis toujours, surtout le modèle des docteurs et des infirmeries : une machine diabolique avec des poids et des contrepoids sur des barres de métal chromé ; un vrai engin de torture. Je suis monté dessus le plus doucement possible, mais les deux barres ont quand même cogné bruyamment le butoir en se cabrant d'un coup vers le haut. J'ai rougi et j'ai encore rentré mon ventre, comme si ça pouvait faire baisser mon poids. Acidenitrix a commencé à bouger les contrepoids vers la gauche pour rééquilibrer les barres progressivement, cran par cran, avec à chaque étape une petite moue de surprise en constatant que ça ne suffisait pas. J'avais envie de le faire moi-même et de pousser d'un coup les poids de l'autre côté pour en finir. Après des secondes qui m'ont semblé des minutes (surtout qu'en rentrant mon ventre je retenais aussi ma respiration), les barres ont tout de même commencé à redescendre. Acidenitrix a encore avancé le gros contrepoids des kilos de quelques graduations, puis celui des grammes. Enfin, elle a trouvé le bon équilibre.

– 89 kilos 600, elle a dit.

N'importe quelle salle de cours au monde aurait été un paradis pour moi par rapport à cette salle d'infirmerie.

– Vous pouvez descendre, m’a dit mon bourreau en allant noter ces chiffres sur mon dossier.

Ensuite, elle a pris ma tension puis a écouté les battements de mon cœur avec son stéthoscope glacé.

– Bien. Maintenant faites trente genuflexions.

– Quoi ?

– Accroupissez-vous et remontez trente fois. Allez-y...

Alors je l’ai fait, aussi à l’aise qu’une huître sur l’étal d’un poissonnier à la veille de Noël. Je comptais dans ma tête et à dix j’étais déjà à bout de souffle. À chaque genuflexion, comme elle avait dit, je voyais mon ventre faire un pli épais sur mes grosses cuisses. J’avais la honte, en slip et la sueur qui commençait à perler sur mon front, devant cette infirmière de malheur qui ne me quittait pas des yeux. À trente, j’avais l’impression que mon cœur allait me sortir par les oreilles. Elle m’a aussitôt pris le pouls en regardant sa montre puis de nouveau ma tension. Elle a noté tout ça pendant que je tentais de reprendre mon souffle en essayant de faire le moins de bruit possible. Elle s’est relevée, s’est approchée de moi et sans prévenir m’a baissé le slip pour regarder si tout y était en place.

– C’est bon, vous pouvez vous rhabiller.

Elle n’a pas eu à me le dire deux fois.

– Bon. Vous savez sans doute que vous êtes trop gros ?

J'étais assis devant son bureau alors qu'elle écrivait sur une feuille blanche.

– Heu... Oui!

– Normalement, un adolescent, en quatre ans, c'est-à-dire entre treize et dix-sept ans, doit prendre environ 26 kilos.

– Ah bon?

– Vous, depuis vos treize ans, vous en avez déjà pris 22. 22 kilos en seulement deux ans!

J'ai pas su quoi répondre.

– C'est beaucoup trop. Si je calcule votre IMC...

– Mon quoi?

– IMC : Indice de Masse Corporelle. C'est un chiffre qu'on obtient en divisant votre poids par votre taille au carré. Enfin donc, votre IMC indique une obésité de catégorie 2.

– Et c'est beaucoup?

– Pour votre âge, oui. Beaucoup trop...

– Ah bon!

– Vous faites du sport?

– Oui, ici! Trois fois par semaine...

– Non, en dehors du collège, je veux dire.

– Alors non...

– Et pourquoi?

– Ben... Parce que je trouve ça fatigant.

– C'est le but, non?

– Oui, mais si on trouve ça marrant, ça va, mais moi, je trouve ça juste fatigant.

– Il faudrait en faire. Le seul moyen pour ne

pas grossir, c'est de vous dépenser, de brûler les calories que vous prenez en mangeant. Il y a bien un sport que vous aimez, non ?

– Heu... Oui ! J'aime bien regarder Roland-Garros, à la télé... ou le basket, sur Play-Station...

J'avais dit ça par provocation histoire de me détendre un peu parce qu'en vérité, je n'en menais pas large. Acidenitrix n'a pas eu l'air d'apprécier.

– Bon. D'accord. Il faudra aussi faire attention à ce que vous mangez... Tenez, prenez ça et lisez-le. C'est plein de bons conseils.

Elle m'a tendu un fascicule qui, à première vue, parlait d'équilibre alimentaire, de calories et de vitamines, qui transformait la cuisine en science, en suite de chiffres, alors que pour moi c'était un art et surtout un plaisir. Elle a terminé d'écrire sa lettre et l'a mise dans une enveloppe dont elle a collé la fermeture.

– Vous donnerez ça à vos parents. D'accord ?

– Oui madame, j'ai dit.

– Sinon, un problème en particulier ? Quelque chose dont vous voudriez me parler ?

– Heu... Non.

– Bien. Vous pouvez y aller.

J'ai pris la lettre et je suis sorti aussitôt.

Dehors, dans le couloir, Claire s'est levée pour prendre ma place et Quentin, qui était arrivé entre-temps pour attendre son tour, m'a demandé :

– Alors ?

– Un boudin, j’ai répondu avec une grimace
qui voulait dire que moi aussi j’étais déçu.